



Mon oncle me tendit la main. — Page 151, col. 2.

monde ne venait me distraire des jouissances qu'elles me procuraient. Elles étaient ma vie, en un mot. J'attendais les soirées avec une impatience indicible, pour reprendre le livre que j'avais d'abord, et que je relisais plusieurs fois de suite avec la même délice. Mon oncle, à qui mes leçons rapportaient beaucoup d'argent, car je lui remettais tout ce que je recevais avec une prompt exactitude, mon oncle tolérait qu'après avoir employé les heures de la matinée à son profit j'employasse celles du soir à mon plaisir. Ce plaisir consistait donc à m'asseoir dans la cuisine (autre part je n'aurais pas eu de chandelle), pour lire jusqu'au moment où je montais me coucher, l'esprit si fort exalté, que souvent j'avais peine à m'endormir. A défaut de parents, d'amis, de maîtresse, tous mes sentiments affectueux se portaient sur les personnages intéressants avec qui je faisais connaissance dans un roman. Toutes les facultés de mon âme se développaient en faveur de ces êtres imaginaires, qui m'inspiraient ou de la tendresse, ou de la haine, ou de la pitié; auxquels je prêtais un corps, des sourires, des regards; que je voyais le jour et la nuit; avec lesquels enfin je vivais, plus heureux sans doute que je n'aurais vécu dans le monde réel.

Les jouissances que je dus alors à mon imagination eurent pour moi le précieux avantage de me rendre indifférent à ma situation propre, quoiqu'elle fût toujours aussi triste que par le passé. Les duretés de mon oncle, les criaileries de Marguerite, qui m'avaient rendu tant à plaindre jusque-là, ne me firent qu'une impression fort légère, distraite comme je l'étais par une rêverie continuelle.

Ce fut bien autre chose quand je devins passionné de la poésie dramatique, au point d'apprendre entièrement par cœur toutes les tragédies de Racine. Je déclamaï en allant donner mes leçons, je déclamaï le soir dans ma chambre, sans lumière, jusqu'à une heure fort avancée de la nuit; mais je déclamaï surtout avec un ravissement inexprimable devant Catherine. Lorsque

j'allais chez elle, je la faisais s'asseoir vis-à-vis de moi, et je lui jouais plusieurs scènes de suite, avec une chaleur qui suffirait à toute l'école du Conservatoire. Les mains appuyées sur ses genoux, le cou tendu, la bouche ouverte, ma bonne cousine s'épuisait en efforts pour comprendre; elle y parvenait bien rarement; mais, ainsi qu'il arrive souvent au parterre, et même dans les loges de nos théâtres, elle pleurait de confiance quand ma voix (comme on dit) se mouillait de larmes.

Je vivais ainsi le plus heureux des mortels, il faut le dire, et je donnais mes leçons au château de Soligny depuis près de six mois, lorsque mon oncle tomba malade. Le marquis passant cet hiver dans sa terre, et le précepteur des enfants ayant été des eaux de Plombières dans sa famille, où il espérait se rétablir tout à fait, il fut convenu que je remplacerais mon oncle pour donner aux deux aînés des garçons des leçons de latin et d'histoire. La manière dont je m'en acquittai acheva de me gagner les bonnes grâces de monsieur et de madame de Soligny, qui m'engagèrent plusieurs fois à dîner. Ma gaucherie avait fait place à une timidité convenable dans un homme de mon âge; car je n'avais pas encore dix-neuf ans. Je tenais assez bien ma place à la table du marquis, où se trouvèrent deux ou trois fois quelques voisins de son rang, qui ne manquaient ni d'esprit ni d'instruction, et que j'écoutai, selon mon heureuse coutume, dans un profond silence. Mon oncle se rétablit. Je repris mon modeste emploi, et l'année se termina sans qu'il survint aucun changement dans mon sort.

Les premiers jours de l'année suivante étant arrivés, je venais de donner ma leçon d'écriture, quand l'aîné des petits Soligny me présenta une *Énéide* d'Elzévir, reliée magnifiquement, en me priant de l'accepter pour étrennes, et comme un souvenir de mes élèves. Je ne sais si ce fut un pressentiment de l'influence que le don qui m'était fait aurait sur ma vie entière, ou si j'éprouvai seulement le plaisir de me voir enfin une

propriété, mais je puis dire que mon cœur battit de la joie la plus vive en recevant ce présent. Je revins à la maison, heureux de sentir le cher volume sous mon bras comme un ministre son portefeuille; et pendant plusieurs jours j'allais souvent visiter l'armoire où je l'avais renfermé, afin de m'assurer que mon trésor y était toujours.

Mon oncle, qui n'était déjà pas trop satisfait que je reçusse un si bon accueil au château, et dont l'humeur redoublait chaque fois que j'y restais à dîner, fut très-mécontent que j'eusse reçu des étrennes sans qu'on lui en eût offert. Il m'aurait fait payer ce présent, je n'en doute pas, du peu de repos dont je jouissais au logis, si, dans ce même temps, un intérêt plus vif ne fût venu l'occuper, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant.

IV

MADAME LEBLANC

Sa main à mes deux mains se livre sans combat,
Et nous pensons tout haut, et nous parlons tout bas;
Son doux regard, plus doux qu'un rayon de la lune,
Cache son feu d'azur sous sa paupière brune.

ÉMILE DESCHAMPS.

L'adage qu'une foule de moralistes ont rendu trivial, c'est que rien ne modifie réellement le caractère et les habitudes de l'homme. Il est vrai que les conseils les plus réitérés, nos efforts les plus suivis, ne parviennent à produire en nous que des nuances bien légères sous ces deux rapports. Mais il est une puissance au-dessus de toute autre, qui se joue de notre âme et la change à son gré. Ce jeune garçon si joyeux, elle le fait devenir triste et rêveur. Cet homme emporté, elle le rend patient. Ce joueur effréné, elle le porte à renoncer aux cartes. Cette puissance, c'est l'amour. Mon oncle n'était ni gai, ni vif, ni joueur; mais il se fit faire deux habits neufs en huit jours, et je fus aussitôt certain qu'il était amoureux. D'ailleurs, il rentrait plus tard qu'à l'ordinaire; il ne